

**Peder Frederik Jensen**  
**Violence**

Traducteur:  
Caroline Berg

Peder Frederik Jensen  
Vold

© Samleren, 2016.

**INSTITUT  
FRANÇAIS**



Vous savez pourquoi les hommes aiment la violence ?  
Parce qu'elle leur fait du bien. Les êtres humains  
trouvent la violence profondément satisfaisante. Mais  
enlevez la satisfaction et l'acte de violence devient...  
inutile.

*The Imitation Game – Alan Turing*

Laayoune, Sahara occidental.

Avant hier, j'ai eu une sévère crise d'entérite. Nous nous  
trouvions dans le petit village de Tarfaya, en plein  
désert, célèbre parce que St Exupéry s'y arrêta quand il  
était pilote pour l'aéropostale. Il en parle dans son  
roman Vol de Nuit. La diarrhée m'a éreinté. Je suis sûr  
que c'est à cause de ces boîtes de thon à la tomate que  
Tjeid a achetées. On s'est arrêtés quelque part sur la  
côte. On s'arrêtait d'ailleurs tous les cent kilomètres. Il a  
stoppé la voiture, s'est garé et a exigé qu'on descende  
jusqu'à la mer. Il veut me prouver que l'eau de mer se  
réchauffe d'un degré tous les cents kilomètres à mesure  
qu'on descend vers le sud. Il prétend qu'il est capable de  
sentir ce genre de choses. Il dit que son corps est un  
thermomètre très sophistiqué parce qu'il a pris  
l'habitude de faire tous les matins le tour du bateau sur  
lequel il travaille. C'est probablement vrai. Quoi qu'il en  
soit, il est ressorti de l'eau en affirmant que le léger

changement était très net. Ensuite on a mangé. On a ouvert une boîte et vidé sur deux morceaux de pain la substance rougeâtre chaque jour plus écœurante. Le malaise a commencé presque aussitôt. Il m'a pris en traître. Quand on est arrivés à Tarfaya, j'ai dû aller me coucher. La maison dans laquelle nous habitons était en béton. Allongé dans ma petite cellule surchauffée, je me disais qu'il n'y avait rien de pire au monde que les bâtisses en béton dans un pays où le climat ne s'y prête pas. Les maisons ne respirent pas, la chaleur y est visqueuse et insupportable. J'ai éteint la lumière – la nuit tombe tôt – et je me suis allongé sur le matelas à même le sol. La cellule faisait deux mètres sur trois et sous le toit, il y avait une petite fenêtre qu'on ne pouvait pratiquement pas ouvrir. Au bout d'un moment, un quart d'heure peut-être, je suis vraiment malade. J'ai juste le temps de me soulever du matelas quand la nausée monte de mon ventre, dans ma gorge et dans ma bouche. Je parviens à garder la bouche fermée et je vomis dans l'espace étroit entre le lit et le mur. Je pense au cahier qui se trouve dans mon sac qui est ouvert bien sûr et à mes vêtements qui sont pour la plupart posés en vrac sur le sol. Je me lève et cherche l'interrupteur à tâtons. Le néon clignote. J'ai le vertige et je me sens mal, mais je sais qu'il faut que je fasse quelque chose. L'air dans la cellule est immobile. La puanteur du poisson

avarié, mélangée à celle de la sauce tomate et des suc gastriques est intolérable. Et cela ne peut aller qu'en empirant. Je me baisse vers mes affaires, difficilement, mais je le fais quand même. J'écarte les livres, le passeport et le sac banane, les étale sur le peu de place qu'il y a autour du lit. Tout a été maculé. Le sac est plein de vomi. Ça fait comme une petite flaque au fond et ça colle aux coutures et à la bandoulière. Il faut que je nettoie. Il faut que j'enlève le vomi. Que je rince le sac. Je marche vers la porte. Je rectifie, je titube vers la porte. Je suis tellement malade que mes jambes me lâchent. J'espère de tout mon cœur que je ne vais rencontrer personne dans l'escalier. Que personne ne va me voir. Me sentir. Je tends l'oreille. Le WC est là. A un mètre, deux au maximum. Je fais cet unique pas et je m'écroule contre le montant de la porte quand la merde arrive. La diarrhée gicle de mon cul. Dans mon caleçon. J'entre dans les toilettes, je m'accroupis au-dessus des chiottes à la turque et je laisse la substance liquide et nauséabonde couler de mes intestins. Je chie partout. J'éclabousse mes jambes, le sol, les murs. J'ai à peine la force de garder l'équilibre dans cette position inconfortable. A nouveau, je prie pour que personne ne monte cet escalier, que personne n'ait à subir cette situation gênante. Il y a une serpillère sale par terre près de la porte. Je regarde le petit seau rempli d'eau dont on se sert pour évacuer ses

déjections et au même instant, tout sort par le haut. Je suis obligé d'ouvrir la bouche, je n'ai plus de défense, rien pour bloquer le jet quand pour la deuxième fois le vomi gicle de ma bouche. Je me sens infiniment seul et en même temps, je sais que c'est moi qui ai voulu partir, moi, le pitoyable petit trou du cul qui se vide par le haut et par le bas dans un immeuble en béton armé au bout de l'Atlantique, au bout du désert, dans un village qu'un poète aviateur français a sorti de l'indifférence générale il y a très longtemps, avant d'être abattu par la DCA allemande. Je me relève. Je rince mes fesses et mes jambes, les chiottes et les murs, puis je remplis le seau d'eau fraîche, avant d'ouvrir la porte. J'écoute. J'entends des voix, en bas. Je grogne : Je vous en supplie, restez où vous êtes, tandis que je franchis les quelques pas qui séparent mes deux maisons. J'ai la serpillère à la main, lourde d'eau sale. Pleine de bactéries venant des toilettes. Mais je n'ai pas d'autre solution. L'air est lourd du vomi de la chambre, de la merde des chiottes, de la transpiration de mes vêtements. Je fais ce foutu pas et j'atteins la porte de ma piaule. J'entre, lessive tant bien que mal, retourne chercher de l'eau. La serpillère pèse dans ma main et je sens les grains de sable qu'elle a ramassés. Les pages de mes carnets de notes sont collées ensemble. Mes vêtements sont répugnants. Je repose la serpillère par terre dans les toilettes avant de revenir me

coucher sur le matelas, je vomis une troisième fois, mais cette fois, j'ai le seau. Je parviens à viser. Mais après, je dois aller le vider. L'air est compact dans la cellule. Ma tête. Je tremble, j'ai froid, je pleure, je chie et je vomis. J'essaye d'oublier l'odeur du poisson qui ne fait qu'empirer les choses et enfin, enfin, je m'endors pour de bon. Un sommeil d'abruti qui dure vingt-quatre heures. A un moment, je dois expliquer à Tjeid ce qui est arrivé. Il accepte de patienter. Je dors. Quand je me réveille, étrangement, je suis guéri, ou à peu près. Je suis incapable de penser à la nourriture, mais je bois du Coca et mange un peu de pain. Je sors. Je lave mon linge. Je racle les restes de vomissure séchée au fond de mon sac. Je vais visiter le petit musée Saint Exupéry, mais je suis de mauvais poil, fracassé, irascible, déprimé. Il faut que je me retape. Que je retrouve des forces.

## NOUADHIBOU, MAURITANIE

Nous sommes arrivés tard hier soir après avoir traversé tout le Sahara Occidental. Je suis assis à une table dans une espèce de cafétéria. L'endroit est confiné et rempli de meubles en résine, de portes en verre avec des cadres en aluminium léger, de plantes en plastique, de café fort. Les employés sont tous des immigrés venant du sud. Hier, en venant acheter du pain, j'ai discuté avec l'un

d'entre eux. Il venait de Guinée. Il s'est arrêté à ma table et il est resté un moment devant moi, tout sourire. Il portait une chemise blanche et une marque de sa tribu sous un œil. Une entaille dans la peau. Il a piétiné d'une jambe sur l'autre avant de me demander si je voulais bien l'inviter en Europe. J'avais acheté une part de poulet pour calmer ma faim après le long trajet en voiture.

Je ne peux pas, lui ai-je répondu.

Il a battu des bras en disant que c'était son seul rêve. Et qu'il devait absolument le réaliser. Être invité par quelqu'un était un moyen, le mariage en était un autre, m'a-t-il expliqué. Il fallait qu'il trouve une femme européenne, qu'elle tombe amoureuse de lui et qu'elle lui donne une nouvelle nationalité. Tu es d'où, toi ? demanda-t-il avant de poursuivre sa quête à la table suivante. J'ai dit: Danemark. Il a dit : Ça m'est égal. Je me fiche du pays où je vais du moment qu'il fait partie de l'Union européenne.

Je suis revenu le lendemain à la cafétéria. Il n'était pas là. J'ai commandé du café au comptoir et j'ai montré du doigt les pains au lait et le jus de fruit dans la vitrine. La salle est longue. Les tables sont alignées le long du mur avec des sucriers et des distributeurs de serviettes en papier dessus. Je m'assieds un peu en retrait de ce que j'appellerais la rue si je ne me trouvais pas en Mauritanie.

Ici, la différence entre la rue, le trottoir et la place est une notion floue. Il n'y a pas d'asphalte et on roule où on veut et comme on en a envie. Les constructions sont basses, les panneaux de signalisation sont écrits en arabe et les bêtes circulent librement. Les chèvres par exemple et les boucs, attachés les uns aux autres en grappes avec d'énormes cornes épaisses qui ressemblent à de gros escargots posés de part et d'autre de leurs têtes. Ils ont une fourrure jaunâtre avec des motifs noirs, comme un test de Rorschach dans une Afrique sans carte, que je ne connais pas du tout puisque je n'y suis arrivé qu'hier quand nous avons passé la frontière.

Tout à l'heure, quand je suis sorti de l'auberge où j'ai pris une chambre, et que j'ai traversé la route pour me rendre à la cafétéria où je suis en ce moment, j'ai réalisé que j'ai depuis longtemps déjà une relation distanciée au monde, comme si les individus qui l'habitent n'apparaissent que pour disparaître peu de temps après. Une sorte d'hallucination, si vous voulez, des images, un divertissement. J'ai passé un moment à contempler un âne qui, comme il se doit pour un âne, refusait d'avancer. Un garçon maigre lui tapait dessus à bras raccourcis avec un bâton. Le garçon était assis sur une petite carriole attelée à l'âne par un bout de corde. La carriole est chargée de morceaux de ferraille.

A l'instant, en allant au comptoir commander un



deuxième jus d'orange, j'ai vu à travers la vitre que l'enfant était toujours assis sur le banc de la carriole. Las, ou simplement découragé, il avait arrêté de fouetter l'animal qui baissait la tête, immobile comme seul peut l'être un âne, refusant toujours obstinément d'avancer.

La rue est encombrée de pickups et d'hommes vêtus de boubous bleus ou blancs dans lesquels ils s'enveloppent. L'habillement des hommes mauritaniens est somptueux, raffiné, brodé avec du fil doré, le tissu crépite quand ils marchent. Ce sont les vêtements des hautes castes. Du pouvoir. Les pauvres, les noirs et les basses castes portent des tenues plus simples. Des pantalons et des t-shirts européens mis au rebut, des turbans simples, (ici tout le monde porte un turban qui lui cache la moitié du visage.) Les femmes sont des fantômes ambulants. Couvertes des pieds à la tête de plusieurs épaisseurs d'étoffes flottantes.

En approchant de la ville, nous avons vu des feux de camp s'allumer au bord de la route devant les constructions basses, au toit plat. C'est à dire que nous roulions dans une complète obscurité quand tout à coup de petites boules incandescentes sont apparues de nulle part devant notre voiture. Les boules ont grandi et se sont transformées en brasiers, et dans l'éclairage de ces feux, nous avons vu se dessiner des formes

géométriques qui se sont révélées être des maisons. Autour des maisons, il y avait du mouvement, des gens, et j'ai compris que c'était une ville. Que nous étions sortis de l'obscurité pour arriver dans un endroit habité. Nous roulions sur cette large rue qui, comme tout ici, n'était pas une vraie rue avec des caniveaux et des trottoirs, mais une simple artère entre les constructions, une cicatrice. De part et d'autre de la cicatrice vivaient des gens, mais il n'y avait pas d'éclairage électrique, alors c'était comme de rouler dans un rêve, et quand j'y pense, ces derniers jours avaient été un rêve peuplé d'endroits inconnus : Sidi Ifni, Guelmim, Tarfaya. Un rêve avec de la maladie, des petites fenêtres, des architectes belges qui réalisaient des projets dans le désert, un couple italo/argentin qui faisait des photos. Ils étaient en route pour Ouagadougou, nous les avons pris en stop et ils sont montés dans la benne du pickup avec leurs sacs à dos le matin où nous avons fui mon vomi, ma diarrhée, la bâtisse en béton et que nous sommes partis dans le désert, qui a commencé à ressembler à un vrai désert avec ses changements de couleurs et ses douces couettes de sable. J'étais à la place du passager et totalement épuisé. Je me laissais gagner par l'émotion et Tjeid n'arrêtait pas de parler.

A Laayoune il y avait l'armée, des cages d'escalier étroites, la prière sur un balcon donnant sur la place du

marché, des nerfs à vif et des cafards, des voix dans le couloir plongé dans le noir et un cri dans la rue. Un homme a traversé la rue porté par deux autres et on l'a fait entrer par une ouverture dans le mur d'en face. Cela m'a fait penser à moi, ce corps malade que je n'habitais pas, comme si c'était moi que ces hommes transportaient et je flottais dans la nuit glaciale, au-dessus de moi des visages dissimulés, des yeux noirs, personnages de multiples romans, récits de voyage dans le désert, disparitions, et puis, à la fenêtre, à trois heures du matin, je suis en train de regarder la rue qui retourne à sa quiétude nocturne et tout à coup, un soldat arrive à pied et il traverse à la hauteur de l'hôtel et entre dans la maison d'en face. Le matin arrive et c'est le départ, avec une longue journée de route en perspective. Le couple italo/argentin derrière. Leur enthousiasme et leur gaité, mes idées noires que les autres remarquent mais ne commentent pas.

Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner. Je suis resté dans mon coin, n'ai parlé à personne. Nous étions garés à un endroit où il y avait une ville abandonnée au fond d'un gouffre. Une ville fantôme qu'on n'avait jamais terminée. Nous étions debout sur une grande muraille et nous regardions en bas cet enfer géométrique que quelqu'un avait construit, sans doute le régime d'occupation marocain qui essayait par tous les moyens

de faire partir les Marocains vers le sud afin de déloger ses habitants d'origine, les Sarahouis.

Tjeid voulait comme toujours aller se baigner, il souriait et il m'a regardé droit dans les yeux avant de commencer à descendre la pente à quatre pattes.

Je suis resté caché derrière mes lunettes de soleil. Je me sentais asocial dans le plus pur sens du terme. Je buvais du Coca. J'étais épuisé. Quand le couple a voulu qu'on change de place, j'ai refusé. J'ai insisté pour rester devant, à la place du passager. C'était convenu comme ça au départ entre Tjeid et moi. Eux étaient arrivés après. En plus, je venais d'être malade. Ils se sont rendus à mes arguments, mais j'ai trouvé qu'ils fixaient un peu trop longuement mon visage masqué derrière un chèche. Ils n'ont rien dit, ils se sont contentés de me regarder, de se regarder, de regarder Tjeid. Je suis retourné m'asseoir à l'avant et j'ai fermé les yeux. J'ai essayé de m'endormir. Quand nous sommes arrivés sur la route, la circulation en sens inverse m'a tenu éveillé. Les gigantesques camions du désert, roulant en rugissant vers le nord, apparaissaient brusquement comme des mirages sur les nappes de chaleur et ils étaient tout à coup si proches qu'il fallait se jeter sur le bas côté pour les laisser passer sur la route à une seule voie. Ça a été comme ça jusqu'à ce que nous arrivions à Dakhla, où nous nous sommes arrêtés dans un camping installé au

fond d'une vallée, et dans lequel une bande de kitesurfeurs s'abritait du soleil sous une voile tendue.

J'ai dû dormir avec Tjeid dans un hôtel minable à quelques kilomètres de là, bien que je lui ai affirmé que je préférerais être seul. Mais il a insisté jusqu'à ce que je cède et nous avons pris une chambre ensemble.

Evidemment, il ronflait à soulever la toiture. Dans le noir, je pensais aux surfeurs torsés nus en plein désert, à leur existence cosmopolite et indifférente au reste du monde. J'écoutais Tjeid. Je m'efforçais d'oublier l'odeur de pisse.